Sur le thème du Congrès de Brest ...

par

Michel TABET

Pour moi qui suis en Algérie depuis deux ans, le thème du Congrès de Brest ne pouvait mieux tomber, mieux me toucher.

Je désirerais parler librement, me libérer un peu de ce qui m'a écrasé et de ce qui maintenant me redonne confiance et joie de vivre.

J'en parlerai si vous le voulez bien, subjectivement et directement, ce que j'avance, n'engageant que moi.

Peut-être s'apercevra-t-on que cette façon de traiter les choses en regardant au fond de soi-même, cerne plus une vérité universelle que la manière dite « objective » appuyée sur des statistiques et autres éléments destructeurs de vie.

De toutes façons je parlerai de l'école traditionnelle au nom de ceux qui en ont souffert et en ont été les victimes. Si vous me trouvez par trop injuste de ne citer que le mauvais côté de cette école, dites-vous bien que je ne parle ici que de ce que j'en ai connu...

Lorsque je me tourne à nouveau vers ces quinze années de scolarité gâchée, je ne puis m'empêcher de contempler avec horreur le vide qu'elles ont laissé en moi. Je n'ai rien appris, rien retenu, qu'une longue suite de vexations, de traumatismes profonds, de révoltes impuissantes.

Je me souviens de cette vie qui m'emplissait par ondes grandissantes et qui faisait qu'à chaque fois que je voulais me redresser, je me cognais au cadre qui me maintenait à genoux.

Oh ! quelle honte infinie n'ai-je ressenti, lorsque je me suis aperçu que je ne savais pas à l'encontre de mes camarades que j'enviais tant, marcher à genoux. Et mon être tout entier s'y refusait !

Heureusement, il y avait ces belles journées d'école buissonnière où j'allais me réfugier dans la nature. Ces journées étaient pour moi, baignées d'une lumière qui m'inondait comme une tendre caresse maternelle. Reliés à elles il y avait ces beaux moments de classe où mon esprit s'évadait au-delà des murs pour me mener vers ce à quoi j'aspirais tant.

Mais il y avait, à ces joies éphémères, de violents contre-coups.

Alors que dans la classe je n'avais laissé de moi, assis sur un banc, que mon pauvre corps, réagissant en automatismes, l'interrogation, à la vitesse d'une gifle, m'atteignait de plein fouet. Et à chaque fois j'étais sonné. Je reprenais mon souffle très lentement, à la grande joie de mes professeurs et de mes camarades. Lorsque mes yeux accomodaient à nouveau, je me retrouvais tout penaud au milieu d'une classe pétrifiée devant le spectacle que j'offrais. Dans les yeux des professeurs, de mes camarades, même les meilleurs (ceux qui m'appréciaient en dehors de l'école) je lisais la même ironie, les mêmes sarcasmes, le même mépris.

J'étouffais, alors, d'angoisse et de honte. Ces scènes devinrent de plus en plus fréquentes, car cet état de rêverie devint presque constant. A la maison, même, il y avait des devoirs et des leçons. Je restais des heures devant mes cahiers, incapable de tracer une ligne, m'évadant continuellement hors de moi-même, tenaillé, par une angoisse quasi-permanente, qui envahissait jusqu'à mes nuits de cauchemars.

Devant la réprobation totale (scolaire et familiale), je me persuadais petit à petit que j'étais bête et que je n'y pouvais rien. Pourtant quelque chose en moi hurlait sans cesse. Pour apaiser ce sentiment, je me mis à falsifier mes notes, à devenir expert dans l'art de copier. Ce qui fit que je continuais à passer de classe jusqu'en seconde où mon état s'aggrava et où la chance joua contre moi.

Je fus renvoyé du lycée (ou plutôt, suivant la formule hypocrite : *orienté*. Vers où? Je n'en sais rien ! On ne me l'a jamais dit !) N'ayant plus aucun recours, je pris ma destinée en main et m'enfuis de chez moi vers la seule chose qui comptait encore pour moi : la nature. Je vécus plusieurs mois au fond des bois, ne voyant que quelques rares paysans, chez qui j'allais chercher ma subsistance. Cela me fut salutaire, car je me retrouvais, pour la première fois depuis l'âge de cinq ans.

Je sais maintenant ce qui me serait arrivé si je n'avais pas tant aimé la nature...

Il n'y a pas longtemps, j'ai revu quelques-uns de ces camarades que j'admirais tant parce qu'ils savaient marcher à genoux. Ils avaient tous un « bel avenir devant eux ».

Ils m'ont ébahi par leur adresse ; car non seulement ils savaient encore marcher à genoux, mais ils savaient aussi courir, sauter et faire la pirouette. Et moi qui tremblais encore sur mes jambes mal assurées, j'ai eu le vertige et j'ai eu peur en constatant qu'au-delà de leurs cuisses musclées, leurs mollets, leurs chevilles et leurs pieds étaient tellement atrophiés que je me suis demandé, s'ils arriveraient à se mettre debout, s'ils le voulaient un jour.

●

Si je suis devenu instituteur, c'est parce que je pensais que toute ma vie serait gâchée si je n'arrivais pas à

démystifier la source de ce qui m'avait tant fait souffrir.

Mais, lâché dans une école parisienne comme suppléant, j'ai voulu dès le premier jour me tenir sur mes pieds et ce sont mes élèves qui m'ont étendu à terre. Cela a été dur, très dur, car à chaque fois que je tentai de me relever, je retombai face contre terre. Il me fallait trouver une solution et vite ou abandonner...

C'est alors que j'ai découvert l'Ecole Moderne. Ne croyez surtout pas que je m'y sois jeté tête baissée. J'ai d'abord été extrêmement méfiant.

Mais lorsque j'ai découvert qu'au milieu des enfants je pouvais rester moi-même sans tomber et que j'ai vu en eux s'allumer des lueurs prometteuses, je n'ai plus hésité, j'ai foncé. J'ai tellement foncé que j'ai abandonné l'école caserne pour une classe unique de montagne, et cela afin de réunir les conditions optima. Cette pédagogie allait tellement dans le sens de mon être tout entier, que je l'ai utilisée de toutes mes forces. Ce que j'ai vu durant les trois années qui suivirent, je m'en souviendrai toujours.

J'ai vu des enfants qui marchaient à genoux, se relever, marcher et courir. J'ai vu de jeunes élèves arriver à l'école sur leurs pieds et grâce aux apprentissages naturels, ne jamais mettre le genoux à terre, mais au contraire continuer à s'élever sans rien perdre de leur personnalité. (Il y a bien quelques enfants déjà durement touchés que je n'ai pas vu se relever. Mais peut-être est-ce parce que j'étais encore moi-même trop vacillant? Et que je ne savais comment leur faire comprendre que c'était à eux de se relever).

J'ai vu des choses si merveilleuses par ces enfants se servant des outils comme instruments d'émancipation, de ces choses, qu'inconsciemment, j'avais tant désiré faire enfant. Comme par exemple peindre librement, lire pour répondre à un besoin d'aller au-delà d'eux-mêmes, écrire pour se libérer, filmer pour exprimer ; que j'ai voulu pour moi-même, suivant leurs processus naturels redécouvrir les moyens d'expression à travers les instruments qui m'avaient asservi.

Cette redécouverte est pour moi une révélation extraordinaire. Et c'est ici en Algérie que j'en ressens tous les effets.

Sur le plan scolaire, nos conditions de travail sont très dures. Chaque jour, deux à trois classes de 40 élèves et plus se succèdent devant nous. Nous devons souvent voir chaque jour cent visages différents. Cela est dur et éprouvant pour nous qui voulons connaître les enfants un par un.

Nous avons beau tenter de perfectionner nos classes en utilisant : plannings, boîtes enseignantes, une organisation poussée, suivant la pédagogie Freinet, nous restons impuissants devant ce sentiment angoissant : *connaître chaque enfant, donner à chacun sa part d'amour !*

Nous savons que nous ne tiendrons que difficilement à ce régime. Mais quelque chose nous réconforte, en pensant que les enfants à qui nous avons permis de se tenir sur leurs jambes, ne retomberont jamais à genoux.

Mais ce qu'il y a de formidable dans ce pays, c'est que nous sommes autant à l'école que nos élèves. Il n'y a qu'à regarder autour de nous, pour recevoir une grande leçon d'humanité.

Il y a des hommes qui crient aux autres : « *Relevez-vous !* » Mais beaucoup ne le peuvent plus. On essaie de les mettre debout de force et ils s'effondrent. Leurs membres sont trop atrophiés, la charge héritée trop lourde.

Il y en a d'autres qui se lèvent, marchent et relèvent la tête. Et l'on s'aperçoit, dans la plupart des cas que ceux qui marchent ne sont en général ni agrégés, ni licenciés, ni bacheliers, mais des hommes simples et directs.

Et puis au milieu de tous ces hommes qui se redressent face à la lumière, il y en a qui sont là, debout et vous regardent droit dans les yeux et vous comprenez que ceux-là, n'ont jamais depuis qu'ils savent marcher, sali leurs genoux.

Les enfants algériens d'aujourd'hui, sont aussi de cette trempe. L'enseignement traditionnel ne peut plus les plier, et c'est lui qui craque de partout. L'on commence à s'en émouvoir et à s'inquiéter.

Jamais je n'ai senti comme ici, comme maintenant, la nécessité de l'Ecole Moderne pour la formation de l'homme et du citoyen de demain, en l'enfant d'aujourd'hui. Car lui seul porte en puissance la promesse de réussite des expériences socialistes.

MICHEL TABET

●

NOS RELATIONS AVEC LE SNI

Un incident grave nous oppose actuellement au SNI, au niveau des responsables nationaux. La publicité payante pour nos *BT*, qui devait paraître le 30 janvier 1965 dans *L'Ecole Libératrice*, a été refusée. Ce refus nous porte un grave tort pour la campagne en cours. Cette véritable sanction fait sans doute suite aux mises au point que nous avons dû faire, en particulier dans *L'Educateur* n° 5.

Notre camarade Guillaume, de Toulouse, qui depuis deux ans essaie d'établir entre le SNI et nous, le climat que nous souhaiterions connaître, s'emploie actuellement à obtenir enfin l'ouverture d'un dialogue afin de dissiper des incompréhensions dont nous ne parvenons pas à discerner les motifs.

Soucieux de contribuer à une véritable union des forces laïques, sans exclusive, nous ferons le maximum pour tenter d'éviter une rupture qui ne servirait ni la cause de l'école publique, ni celle du syndicalisme à laquelle sont attachés la grande majorité de nos militants. Il appartient à nos adhérents qui se sentent à l'aise dans le SNI au niveau des sections départementales d'obtenir l'ouverture d'un débat plus large afin qu'un même esprit de compréhension règne à l'échelon national.

Nous vous tiendrons au courant des suites du différent que nous connaissons en ce moment. Notre camarade Guillaume a accepté de faire éventuellement le point de ses interventions passées afin que chacun puisse se faire une opinion objective sur ce problème qui nous préoccupe depuis de longues années et que nous voulons résoudre rapidement d'une manière ou d'une autre.

PS. *Entre temps une lettre officielle de Desvalois confirme le différent et annonce que le SNI ne sera pas représenté à Brest, au congrès de l'Ecole Moderne ...*